Colloque des 26 et 27 Septembre 2008

Prosopographie et rhétorique : le *Brutus*, archétype de l'histoire culturelle

Un colloque passionnant, entièrement consacré au *Brutus*, s'est tenu les 26 et 27 septembre à l'Université de Saint-Denis Villetaneuse, avec le concours de l'Université de Paris 13, de l'Université Paris Sorbonne (Paris IV), L'Université Paris 12 Val-de-Marne, de l'IUFM de l'académie de Créteil et le RARE de l'Université Stendhal de Grenoble.

Organisées de main de maître par Sophie Aubert (RARE Grenoble 3), qui fera bientôt paraître chez Peeters un ouvrage sur la rhétorique stoïcienne et qui est chargée de la prochaine édition du *Brutus* aux Editions des Belles-Lettres, ces deux journées d'études avaient pour objet de considérer le dialogue cicéronien non plus comme une simple source de renseignements d'ordre prosopographique, rhétorique ou encore philosophique, mais de l'envisager comme une entité cohérente ainsi que comme une caisse de résonance.
Le *Brutus* est une œuvre d'une grande originalité, qui retrace, pour la première fois, l'histoire de l'éloquence latine sous la République, ouvrant ainsi la voie au *Dialogue des Orateurs* de Tacite. L'ouvrage comporte par ailleurs une forte dimension politique et invite le futur assassin de César, dédicataire de ce dialogue, à méditer sur le lien essentiel qu'entretient l'art oratoire avec la liberté.Il porte également la trace de la vive polémique stylistique qu'engage Cicéron en 46 contre les Atticistes tout en exaltant sa propre conception et sa pratique personnelle de l'éloquence, qu'il perçoit comme l'aboutissement de la lente progression décrite au fil du livre.

Face à un texte aussi foisonnant, les intervenants étaient invités, au croisement des perspectives rhétorique et prosopographique, à s'interroger sur la référence récurrente aux orateurs grecs dans l'analyse des progrès de l'éloquence latine, sur l'oscillation de Cicéron entre l'histoire et la typologie lorsqu'il évalue ses prédécesseurs, ou sur son goût de la *synkrisis* qui l'incite à prononcer quelques jugements biaisés et à redéfinir ses critères de l'excellence stylistique par rapport au *De Oratore* de 55. Il fut aussi question de la dimension philosophique -notamment académicienne- de cet ouvrage de rhétorique, des liens unissant biographie et autobiographie dans le dialogue, du rôle de modèles que revêtent certaines figures autour desquelles s'articule chronologiquement le *Brutus*, ainsi que de la postérité de l'entreprise de Cicéron dans l'élaboration d'une histoire culturelle.

Les interventions

: Membre de la SIAC : Résumé ci-dessous

1 : L'héritage rhétorique grec du *Brutus*

Président : Laurent PERNOT (Strasbourg 2)

Marie-Pierre NOËL (Montpellier 3), « Les débuts de la rhétorique à Athènes : Périclès et ses contemporains dans le *Brutus* »

Pierre CHIRON (Paris 12), « Démétrios de Phalère dans le *Brutus*, histoire ou typologie ? »

Maria Silvana CELENTANO (Chieti), « Archetipi di eloquenza e matrici culturali : il caso di Menelao (*Brut*. 50) »

2 : Questions de structure et d'histoire dans le *Brutus*

Président : Jean-Louis FERRARY (EPHE ; membre de l'Institut,)

Jean-Michel DAVID (Paris 1,), « La fonction des modèles dans l'articulation chronologique du dialogue »

Marie LEDENTU (Lyon 3), « Biographie, autobiographie et histoire dans le *Brutus* de Cicéron »

Mathieu JACOTOT (Paris-Sorbonne), « *De re publica esset silentium*. Pensée politique et histoire de l'éloquence dans le *Brutus* »

3 : Rhétorique, stylistique et philosophie dans le *Brutus*

Président : Carlos LEVY (Paris-Sorbonne,)

Charles GUERIN (Montpellier 3,), « *Oratorum bonorum duo genera sunt*. La redéfinition de l'excellence stylistique dans le *Brutus* de Cicéron »

Alessandro GARCEA (Toulouse 2,) et Valeria LOMANTO (Turin), « Éloges d'un paresseux ? Hortensius entre Cicéron et Catulle »

Sophie AUBERT (Paris 13,), « Rhétorique et philosophie dans le *Brutus* : éléments de réflexion »

4 : Prosopographie, politique et littérature : autour de la figure de Brutus

Président : Pierre ZOBERMAN (Paris 13)

Paul-Marius MARTIN (Montpellier 3), « Entre prosopographie et politique : l'ascendance de Brutus dans le *Brutus* »

Jacqueline DANGEL (Paris-Sorbonne), « La figure de Brutus dans les genres littéraires et au rythme de l'histoire: la poétique épidictique à Rome ».

Pierre CHIRON (Paris 12), « Démétrios de Phalère dans le *Brutus*, histoire ou typologie ? »

Le modeste dossier que nous présentons s'inscrit dans une problématique que Carlos Lévy a su formuler nettement en conclusion du colloque : le *Brutus* est une œuvre polysémique, « déceptive », ambiguë, et à laquelle pourtant on ne se résout guère à ne pas donner d'interprétation unitaire. Ce paradoxe vient du traitement particulier qui est donné du temps : un temps humain que l'histoire et la circonstance poussent à construire de différentes façons, car il est suspendu – en cette dramatique année 46 – à une issue incertaine et prochaine où se jouera d'un coup le destin oratoire, politique, personnel de Cicéron *sub specie aeternitatis*. Le *Brutus* semble en arrêt devant un « trou » que viennent remplir tour à tour plusieurs futurs, glorieux ou humiliants.

C'est un de ces avenirs qu'incarne – telle est du moins notre hypothèse – le personnage de Démétrios de Phalère. Seul antécédent grec de Cicéron dans la double carrière, philosophique et politique, où il ambitionne d'exceller, Démétrios, souvent cité par lui auparavant et de la manière la plus laudative, connaît dans le *Brutus* une déchéance spectaculaire. Jadis savant, victime des puissants, grand législateur, orateur peut-être trop doux mais raffiné, incarnation parfaite du genre tempéré, il devient l'emblème dans le *Brutus* (§ 36-38) de la corruption, de l'affaiblissement et de la décadence de l'éloquence grecque.

Après avoir examiné les raisons qui conduisent à considérer le panorama de l'éloquence grecque des § 26-38 comme une construction et non comme un compte rendu objectif, nous examinons tour à tour tous les indices qui conduisent à penser que cette construction débouche sur une homologie entre Démétrios et Cicéron lui-même, tant par la situation politique vécue par l'un et par l'autre que par des traits personnels étonnamment nombreux et ressemblants que par – enfin – l'éventail des choix que l'histoire a offerts aux deux hommes.

Il en ressort, nous semble-t-il, que Cicéron, dans le *Brutus*, parle davantage de lui-même que des discours de Démétrios, s'ils existaient encore et s'il les avait lus. À partir de quelques données historiques, il construit un fantasme qui joue un rôle très précis dans le dialogue, comme l'une des représentations fugitives que Cicéron envisage de sa propre position dans l'histoire. Ce fantasme nous paraît exprimer tout à la fois la tentation de jouer le rôle de « collaborateur » (de César, et non plus de Cassandre) qui, par le charme de son éloquence, endormirait le peuple et lui ferait accepter sa dépendance, et aussi la crainte de devenir pour cela, aux yeux de la postérité, le symbole de la décadence politique et oratoire de Rome, le symétrique du Phalérien, ayant choisi comme lui de mettre son atticisme et sa séduction au service d'un pouvoir absolu. L'homologie exprime aussi, indirectement, la peur de devoir payer le refus de ce rôle par une retraite forcée, cantonnée aux entretiens familiers dont l'agrément masque mal l'inutilité. Peut-être même le passage trahit-il la hantise plus secrète d'être intimement fait pour cette mollesse.

Mais, ailleurs dans le *Brutus*, Cicéron élabore pour sa gloire d'autres avenirs plus brillants, tandis que, dans la vie réelle, il sortira bientôt de cette « dépression » passagère pour écrire les *Philippiques*.

Pierre Chiron (Université Paris-Est, IUF)

Alessandro GARCEA (Toulouse 2) et Valeria LOMANTO (Turin), « Éloges d'un paresseux ? Hortensius entre Cicéron et Catulle »

Éloges d'un paresseux : Hortensius entre Cicéron et Catulle

À la différence d'autres dialogues, le *Brutus* s'ouvre non pas par une apostrophe à son dédicataire, mais par l'annonce de la mort d'Hortensius. Si ce préambule rappelle le début du livre III du *De oratore*, où figurait déjà le *topos* de l'*opportunitas mortis* de Crassus, un lien encore plus étroit avec ce texte se dégage à partir des derniers mots de Crassus à la fin du même livre, où l'on trouve une description du jeune Hortensius (§ 229-230). Suivant le modèle platonicien de l'éloge d'Isocrate par Socrate (*Phaedr.* 278e-279b), Cicéron semble désigner Hortensius comme un modèle absolu d'orateur, formé grâce à des compétences strictement techniques (*doctrina*$_1$ = *tekhnê*) ; mais il esquisse en même temps, de

manière plus générale, le portrait d'un orateur idéal, qui serait ouvert à un savoir plus vaste, notamment philosophique (*doctrina*$_2$ = *epistêmê*), et qui n'a pas encore trouvé d'incarnation.

Tout le portrait d'Hortensius dans le *Brutus* (§ 301-303) semble dépendre de la même perspective, qui est réaffirmée d'une manière plus nette et ancrée dans l'histoire. En effet, Cicéron conçoit l'examen de l'éloquence de son ancien collègue en lien avec sa formation : cette interpénétration de l'autobiographie et du jugement critique lui permet de montrer la fonction d'impulsion exercée par Hortensius, ainsi que la nouveauté de sa pratique rhétorique. Pendant qu'il remarque : *ego hoc tempore omni noctes et dies in omnium doctrinarum meditatione uersabar* (§ 308), Cicéron insiste sur les défauts qui avaient commencé à se manifester chez son collègue. Après son consulat de 69, une sorte d'orgueil poussait Hortensius à ne pas tenir compte de ceux qui n'étaient pas parvenus au sommet du *cursus honorum*, et à mener une vie remplie de plus d'aisance, selon un modèle qui, toutefois, ne pourrait pas être confondu avec la *uita beata* au sens philosophique : *beatius, ut ipse putabat, remissius certe uiuere* (§ 320). Aussi Cicéron peut-il montrer la scission entre l'évolution de ses qualités oratoires grâce à l'école de Molon et l'involution d'Hortensius qui, parvenu à la maturité, continuait à pratiquer l'asianisme comme il l'avait fait au début de sa carrière, sans comprendre que son éloquence s'était progressivement ternie (§ 325-327).

Les reproches de Cicéron à propos de l'*exercitatio* de son collègue concordent avec l'antithèse établie par Catulle, dans le poème 95, entre Cinna, qui consacre des années de travail intense à un poème très court, et Hortensius, qui produit rapidement une quantité extraordinaire de vers. L'idée selon laquelle la grande éloquence demande une culture très vaste et très approfondie est parallèle à l'éloge implicite de la doctrine recherchée dont la *Zmyrna* est un exemple illustre. Ce manque d'une formation culturelle adéquate permet d'expliquer la violation du *prepon* par Hortensius, qui ne s'aperçoit pas de l'incohérence entre son éloquence et le prestige auxquels ils était parvenu à la fin de sa carrière, et qui ne voit pas l'écart énorme entre ses vers improvisés et la poétique néotérique.

Bibliographie sélective

Cavarzere, Alberto (1998). « La funzione di Ortensio nel prologo del *Brutus* », *Lexis* 16, 149-162.

Dugan, John (2005). *Making a New Man : Ciceronian Self-Fashioning in the Rhetorical Works*, Oxford, Oxford University Press.

Dyck, Andrew R. (2008), « Rivals into Partners: Hortensius and Cicero », *Historia* 52, 142-173

Rathofer, Clemens (1986). *Ciceros Brutus als literarisches Paradigma eines Auctoritas-Verhältnisses*, Frankfurt, Hain.

Paul-Marius MARTIN (Montpellier 3), « Entre prosopographie et politique : l'ascendance de Brutus dans le *Brutus* »

Le *Brutus* est marqué au coin de trois étrangetés au moins : 1. paradoxe de cette fresque des orateurs latins qui débouche sur la question de l'avenir même de l'art oratoire à Rome : *monumentum* ou *laudatio funebris* ? 2. flou sur la date où est supposée se tenir le dialogue : avant Thapsus, mais avec des échappées sur l'après-Thapsus et un *proemium* qui déplore « en différé » la mort d'Hortensius ; 3. bizarrerie du titre, un *unicum* puisqu'il porte le nom d'un personnage à la fois vivant et interlocuteur dans le dialogue, qu'on ne sait pas si le dialogue lui était dédié *aussi* et que c'est la dernière fois qu'il apparaît dans un traité cicéronien. C'est ce personnage auquel nous voudrions prêter attention, lui dont une « lettre », évoquée au début et à la fin de l'ouvrage, aurait redonné courage à Cicéron.

Tel qu'il apparaît dans le *Brutus*, le personnage de Brutus est tout sauf valorisé positivement. Certes, il est dit être le seul à pouvoir un jour succéder à Cicéron dans l'art oratoire, mais ce jour est manifestement loin. Outre que les choix oratoires de Brutus sont, comme on le sait, fort éloignés de ceux de Cicéron, on n'a pas assez pris garde à deux points : 1. Brutus, à deux reprises dans le traité, marque sa distance – politique, intellectuelle et esthétique – d'avec Cicéron, même quand il couvre celui-ci d'éloges flatteurs ; 2. non moins de six fois, il avoue une étrange ignorance en matière d'histoire de l'art oratoire à Rome, comme si les bases nécessaires à cet art lui manquaient. Un Brutus qui ressemble étrangement, de ce point de vue, à son illustre ancêtre avant son épiphanie.

Si l'on considère à présent l'évocation cicéronienne des ancêtres de Brutus, on constate, comme attendu, que les seuls retenus sont évidemment ceux qui se sont illustrés dans l'exercice de la parole publique. Mais, à une exception près, on constate aussi que tous ont mis leur éloquence au service de la liberté républicaine – du moins de la conception cicéronienne de celle-ci : depuis le premier Brutus, crédité d'une éloquence naturelle qui seule expliquerait son ascendant sur la jeune République, jusqu'au propre père de Brutus. L'ascendance maternelle n'est pas oubliée, bien que Servilius Ahala n'ait pas marqué les annales de l'éloquence romaine.

Tout se passe comme si Cicéron voulait forcer la main à Brutus : avec de tels ancêtres, on attend de lui qu'il se mobilise à son tour en faveur de la liberté, mise sous le boisseau par César. L'éloquence ne pourra refleurir un jour à Rome que si la liberté revient dans la cité.

Deux éléments ont conduit Cicéron à cette « action psychologique » en direction de Brutus – action qui ne cessera plus jusqu'aux Ides de Mars : 1. le précédent d'une opposition violente de Brutus à Pompée, entre 59 et 54 ; 2. un passage de la mystérieuse « lettre » de Brutus qui aurait, dans notre hypothèse, été interprété par Cicéron, de bonne foi ou non, comme indiquant que Brutus avait l'intention de « faire quelque chose » pour la liberté. Non forcément tuer César, comme on pourrait l'induire de la suite des événements ; mais peut-être agir sur le maître de Rome, dont Brutus était à cette époque très proche, pour que celui-ci infléchisse sa politique en direction d'un retour progressif à la liberté. Le *Pro Marcello*, en louant le fait que, pour la première fois depuis longtemps, César ait daigné consulter le sénat au sujet de cette affaire, pourrait bien illustrer l'illusion de Cicéron à ce sujet.

S'il en est ainsi, le titre du traité pourrait bien jouer d'une « surimpression » entre les deux Brutus. Et l'on comprend mieux aussi l'absence, désormais, de Brutus dans les traités cicéroniens et la froideur de ses relations avec Cicéron, jusqu'aux Ides de Mars. Celui-ci pourrait bien ne pas avoir apprécié d'être présenté dans le *Brutus* comme un *brutus* de qui l'on exige, en plus, qu'il devienne un *uindex libertatis.*

P.M. MARTIN (Montpellier-III)